

## **La demoiselle du Bas des Charmes**

**L**ucie Brenot ouvrit pour la première fois ses yeux de plein ciel d'été à la clinique des Cigognes de Besançon, le 22 novembre 1980. Son premier vagissement surprit le personnel médical autant que Claudine, sa maman, par la pureté de son aigu. En posant le bébé sur le sein de l'accouchée, la sage-femme, pourtant bien accoutumée aux premiers cris des nouveau-nés, déclara en souriant :

- C'est aujourd'hui la fête de Sainte Cécile. Avec une telle voix, cette petite fille sera sûrement une bonne musicienne !

Claudine, épuisée, porta sa main droite sur les cheveux collés et mouillés de son enfant en

espérant secrètement qu'elle égayerait, par ses chants ou par sa musique, l'atmosphère souvent pesante et grave qui régnait à la ferme du Bas des Charmes où, avec son mari Michel, elle vivait depuis quinze ans en cohabitation avec ses beaux-parents, Jules et Simone.

À soixante ans, Jules Brenot n'envisageait toujours pas de déteiler et prenait encore sa part de travail et, peut-être plus encore, de décisions, dans la conduite de l'élevage. Michel supportait de moins en moins l'attitude autoritaire de son père et le poussait à prendre prématurément sa retraite avec une indemnité viagère de départ. Mais la décision de Jules était toujours repoussée aux calendes grecques !

Simone, la belle-mère, n'était pas une méchante femme mais elle trouvait toujours à redire sur la façon, trop permissive à son gré, avec laquelle ses quatre petits-enfants étaient élevés. Elle avait eu elle-même un garçon, Michel, et deux filles qui, mariées à des ouvriers à Besançon, venaient assez souvent avec leurs enfants passer un dimanche après-midi à la campagne. Il était bien rare qu'ils ne repartent pas avec un morceau de comté ou une saucisse fumée et une verrine de confitures de mûres de la Vie du geai...

La musique... À part les tintinnabulations des clochettes des montbéliardes du troupeau, Claudine en était sevrée depuis sa jeunesse passée avec ses sœurs dans sa famille à Vercel. Chaque samedi soir, elles valsaient ensemble autour de la table de cuisine en écoutant sur le transistor Philips la retransmission du bal de Radio Luxembourg. Aux beaux jours, elles se rendaient dans les fêtes des villages voisins et retrouvaient leurs amoureux au bal Beuraud, monté sur la grande place, à proximité des manèges de forains.

C'était encore le temps où les garçons prenaient les filles dans leurs bras pour des séries de tangos, de pasodobles, de valse ou de boléros au son des orchestres de Gaston Pianet ou Michel Foissotte, avec les guitaristes Daniel Pelot ou Poujoula, coqueluche des demoiselles attirées par son genre manouche.

C'est à la fête patronale d'Avoudrey, le 8 août 1964, que Claudine s'était éprise de Michel en dansant langoureusement sur la chanson « Ma vie » d'Alain Barrière puis sur « Le pénitencier » de Johny Halliday, les tubes de l'année...

Secrètement et malgré la fatigue, elle en frémissait encore de plaisir. Une onde de contractions lui parcourait encore le ventre et les reins endoloris par les efforts expulsifs, tandis que sa petite cherchait de sa menotte puis des lèvres le mamelon de son sein gauche où perlait une goutte de lait.

Musicienne, pourquoi pas ? Mais Claudine peinait à se faire une représentation de cet état qui, dans sa culture familiale, s'apparentait à une sorte d'oisiveté active permise par le célibat ou par les revenus conséquents d'un mari consentant et tout acquis à la vocation artistique de son épouse. Elle en connaissait peu des musiciennes : l'accordéoniste Yvette Horner, la diva Maria Callas, la chanteuse et violoniste Catherine Lara...

Des pianistes ? Elle ne pouvait citer que Richard Clayderman avec sa « Ballade pour Adeline » si souvent entendue à la radio. La musique classique qu'elle qualifiait de « grande musique », elle n'en avait jamais entendu, à part peut-être quelques valse de Vienne : « le Beau Danube bleu et la Valse de l'Empereur »... Elle n'avait assisté qu'une seule fois à un concert, avec l'une de ses belles-sœurs, au Théâtre de Besançon rénové après son incendie en avril 1958. On y jouait

l'opérette « Chanson gitane », se souvenait-elle...

Lucie Brenot fut baptisée au cours de la messe de Minuit, la veille de Noël 1980, dans l'église de Flangebouche. Comme cela se faisait encore souvent à cette époque, c'était son grand-père Jules que l'on avait pris pour parrain. Thérèse, la marraine, l'une de sœurs de sa mère, la portait sur les fonts baptismaux.

En versant par trois fois l'eau bénite sur le front du bébé, l'abbé Pobelle prononça la formule rituelle :

« Lucie, Julie, Thérèse, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen ! »

Surprise et bien moins sage que le Jésus de la Crèche, la fillette poussa un cri strident, aussi aigu que le son de la chanterelle\* d'un violon, qui se confondit sous les voûtes bleutées du saint lieu avec les accents joyeux du cantique « Les anges dans nos campagnes » !

L'enfance de Lucie se déroula, comme celle de tous les enfants d'agriculteurs, dans une ambiance de travail assidu, au contact des animaux et de la nature, au rythme des saisons avec les tâches qui y correspondent. Dans l'affectueuse intimité aussi d'une famille unie

où, se trouvant la cadette de trois frères protecteurs, elle se mêlait à leurs jeux souvent brutaux qui parfois la faisaient pleurer mais qui finirent par l'endurcir et l'obliger à distinguer dans son esprit vif les petites contrariétés des vraies douleurs...

Son grand-père Jules, assez distant avec ses autres petits-enfants, chérissait particulièrement sa filleule à qui il aurait décroché la lune pour son sourire mutin et ses yeux bleu pervenche. En oubliant qu'il avait déjà fait de même avec son premier petit-fils, il lui promettait qu'à sa mort, elle hériterait de sa montre-gousset, de sa pince à cravate, de ses boutons de manchette en or et d'un objet précieux qu'il détenait dans un lieu tenu secret... La curiosité de la fillette en était tout excitée et malgré ses multiples questions souvent renouvelées, il ne lui avoua jamais la nature de ce qu'elle était prête à considérer comme un trésor....